



## CADICHON

C'était peu de temps avant la seconde guerre mondiale.

Mon grand-père venait nous chercher à la gare au début des grandes vacances. Pour ce faire, il empruntait une petite voiture à son voisin, qu'un âne ombrageux tractait au prix d'une consommation vraiment très attractive de quelques poignées de picotin à l'heure et quelques chapardages illicites dans les clôtures ou les bas-côtés à portée de museau. Le trajet, d'une longueur de deux bonnes lieues, pouvait durer plus de deux heures, selon l'humeur du tracteur



qui développait une puissance garantie mais limitée à 1 âne-vapeur. Il répondait, selon son humeur, au nom de Cadichon. C'était un travailleur honnête mais porté sur la grève sauvage, heureusement de courte durée, le temps de s'offrir un rab de repos ou un succulent chardon de bord de chemin.

J'aimais Cadichon, la douceur de sa robe, ses yeux au regard fataliste et surtout ses curieuses grandes oreilles dont l'indépendance m'interrogeait ; il les utilisait comme son propriétaire, sourdingue en diable, qui orientait son « sonotone » vers le son. Cadichon ne tournait pas la tête, il orientait seulement la bonne oreille.

Cadichon n'aimait pas cette route qui venait d'être goudronnée pour cacher l'empierreage à base de silex concassé qui te vous tranchait les pneus de vélo, au point que tout cycliste devait impérativement se munir d'un outillage approprié composé de 3 démonte-pneus, d'une petite râpe, d'une série de rustines et d'un tube de colle rapide, le tout placé dans une petite sacoche de cuir précautionneusement arrimée sous la selle, sans oublier l'indispensable pompe à vélo.

Cadichon n'aimait pas le nouveau revêtement qui lui collait aux sabots les jours de grande chaleur, et son odeur pestilentielle qui lui brouillait son radar à luzernes.

Les automobilistes, eux, adoraient ce ruban noir et pestaient contre Cadichon qui ne respectait pas le code de la route ; il calait systématiquement sa marche du côté ombré. Cadichon n'aimait pas non plus les cornes hurlantes des puissants bolides qui le faisaient sursauter et le tiraient de ses rêveries d'âne, encore temporairement heureux malgré l'avenir incertain des voitures à âne qui lui assuraient l'avoine de son précieux sac à moulée.

Il y avait aussi les platanes ombrageux que Cadichon aimait bien ; les automobilistes pas, à cause de leurs solides troncs. Une coûteuse étude de la sécurité routière avait conclu à cette époque à la nécessité d'abattre ces dangereux assassins de bords de route. Malgré les braiements révoltés de la corporation des asinusiers, on abattit, on tronçonna. On en laissa seulement quelques-uns pour calmer les revendications de l'intersyndicale des tôleurs-carrossiers et des pompes funèbres du coin.

Contrarié, mon pauvre Cadichon en mourut après un dernier fraternel hi-han revendicatif.

Hier, le JT du soir m'apprenait qu'entre Toulouse et Castres des platanophiles acrobates se suspendaient aux branches des quelques survivants devenus centenaires, pour les défendre de la fringale autoroutière. Mon vieux Cadichon qui aimait les faiseurs d'ombre aurait opiné du bonnet d'âne qu'il ne portait pas ; en revanche, il me portait avec plaisir sur son dos dans mes rêves d'enfant.

C'est dans cet équipage que j'entendis la remarque prémonitoire du maître d'école du village : « asinus asinum fricat ».